

# Mille et une influences

Pour raconter la vie imaginaire d'un conseiller royal marocain, Maël Renouard s'est nourri entre autres des lectures de Borges, de Robert Musil et de Saint-Simon

RAPHAËLE LEYRIS

En lui demandant de retracer la genèse de son roman, on propose en quelque sorte à Maël Renouard de se faire l'historiographe de *L'Historiographe du royaume*. L'auteur se prête volontiers à l'exercice. Il se souvient avec précision des différentes étapes qui l'ont mené, au terme de presque vingt années de gestation, à écrire ce roman, dont le narrateur est nommé au poste éponyme par le roi Hassan II du Maroc (1929-1999), et ainsi chargé de consigner les hauts faits du souverain.

Maël Renouard en fait remonter les prémices au début de l'année 2001. « *A l'époque, je révisais l'agrégation de philosophie. Il faisait gris et froid à Paris et, pour me changer les idées, j'ai acheté un guide de la Méditerranée datant des années 1950. Dans les pages consacrées au Maroc, il y avait un petit paragraphe sur Moulay Ismaël.* » Né en 1964 ou 1966, ce dernier gouverna l'empire chérifien de 1672 à sa mort, en 1727 : « *J'ai ainsi découvert l'existence d'un sultan contemporain de Louis XIV, et qui en était une sorte de double.* » A l'époque, le normalien, né en 1979, lit les *Vies imaginaires* de Marcel Schwob (1896). « *Je me suis dit qu'il faudrait écrire une "vie imaginaire" de Moulay Ismaël, et j'ai commencé à acheter des livres sur l'histoire du Maghreb.* » Il a également en tête une « *prodigieuse* » nouvelle de Jorge Luis Borges, dans *L'Aléph* (Gallimard, 1967), *La Quête d'Averroès*. Ainsi écrit-il les trois ou quatre premières pages de son « *petit conte oriental* » sur Moulay Ismaël. Qu'il laisse de côté.

« En 2001, je révisais l'agrégation. Il faisait gris à Paris et, pour me changer les idées, j'ai acheté un guide de la Méditerranée des années 1950 »  
Maël Renouard

Cette incursion en littérature n'a pas détourné Maël Renouard de l'agrégation, qu'il obtient. Entre deux cours, l'enseignant traduit Nietzsche, entre autres. Avant d'entrer, en 2009, à Matignon, comme plume de François Fillon. Durant l'été qui suit son départ, en 2012, il se remet à écrire pour lui-même et reprend son conte, en réfléchissant à la possibilité d'inventer « *un personnage plus contemporain, conseiller du roi du Maroc au XX<sup>e</sup> siècle, qui écrirait sur Moulay Ismaël.* » A ses références de départ s'est ajouté



Hassan II du Maroc, en mars 1968. KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

*L'Homme sans qualités*, de Robert Musil (Seuil, 1957), dont le protagoniste est engagé, en 1913, dans le comité pour organiser les célébrations du 70<sup>e</sup> anniversaire du règne de l'empereur François-Joseph, qui doivent avoir lieu en 1918. « *Les personnages n'ont aucune idée que, cinq ans plus tard, l'empire austro-hongrois aura disparu.* » Il pense faire coïncider sa partie moderne avec les trois cents ans de la montée sur le trône de Moulay Ismaël.

A la même époque, il écrit en quelques semaines *La Réforme de l'opéra de Pékin* (Payot-Rivages, prix Décembre 2013), un court texte situé en 1966, sous la Révolution culturelle de Mao, dont le narrateur est chargé de « *moderniser* » les vieux opéras chinois en faisant disparaître les empereurs et rois qui les peuplent. Il envisage cette nouvelle et son projet marocain comme deux premiers volets d'un triptyque à venir, « *sans trop savoir sur quoi porterait le troisième.* » Les deux premiers auront en commun « *des personnages lettrés pris dans les cercles du pouvoir.* »

Si, en 2001, le Web n'était pas d'une grande aide dans ses recherches, la situation est désormais tout autre : « *J'ai trouvé des dossiers historiques très intéressants dans des journaux comme [l'hebdomadaire marocain] Telquel.* » Au fil de ses explorations, il apprend qu'Hassan II avait rétabli la fonction d'historiographe du roi, « *ce qui faisait un nouveau lien avec Louis XIV.* », lequel avait nommé Racine à ce poste. « *Plus*

## EXTRAIT

« Les trois années qui commencèrent alors forment un intervalle dans lequel j'aurai peu d'événements à dire, parce que ma vie y fut exaltante et réglée, et d'autant plus simple, d'autant plus douce que je ne cessais de me surprendre à trouver singulièrement agréables les choses les plus infimes, en comparaison de l'exil. Je ne souffrais pas même de mes ambitions irréalisées, car elles avaient été si bien anéanties, que tout ce qui ne m'humiliait pas me comblait désormais comme une grâce. Le présent était dépourvu d'espérances, et je l'appréciais plus purement ; je resongeais avec ironie au temps lointain où j'étais inquiet d'être un jour secrétaire d'Etat ou ministre, car je croyais cela possible, pensais n'en être pas incapable, et voyais d'autres qui le devenaient, à qui je ne me sentais pas inférieur. »

L'HISTORIOGRAPHE DU ROYAUME, PAGE 115

javançais, plus la matière et les échos entre les périodes me semblaient riches », dit celui qui ne se rendra pas au Maroc – mais recevra, après la sortie du livre, nombre d'éloges de connaisseurs du pays, comme celui de l'écrivain Tahar Ben Jelloun.

Le contexte historique qu'il s'est choisi « *laisse la place à l'imagination* », cependant que les vidéos d'époque renseignent Maël Renouard sur la gestuelle ou la manière de parler d'Hassan II. En 2014, il découvre l'attentat de Skhirat, une tentative de coup d'Etat militaire contre le roi survenue en 1971 durant les festivités de son 42<sup>e</sup> anniversaire. A son sujet, il lit *Deux étés africains*, de Jacques Benoist-Méchin (Albin Michel, 1972), et *Echec au roi*, de François Pedron (La Table ronde, 1972). Naît

alors l'envie d'écrire une pièce de théâtre sur cet événement. Il se concentre sur elle, et l'achève fin 2016.

C'est l'année suivante qu'il revient à son projet de roman, avec l'idée que son historiographe emprunterait la langue de l'âge classique, inspirée de celle de Saint-Simon et des *Mille et Une Nuits* de Galland (deux grands des inspirations de Proust, auquel l'épilogue fait signe), autant que de l'abbé Prévost ou de la princesse de La Fayette. De « *l'été 2017 au printemps 2018* », il se consacre à ce travail, que cette contrainte de se couler dans le style des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles rend « *plus difficile, surtout plus lent.* » « *Je me suis arrêté fatigué et presque découragé, et j'ai laissé reposer le texte, non sans avoir songé à l'abandonner.* » Quand il le reprend, à l'été 2019, cette langue vient « *plus aisément* » sous sa plume, et il l'achève en février 2020.

Chez Grasset, Charles Dantzig, qui le connaît depuis son prix Décembre, lui prodigue « *peu de conseils* » sur son texte, dit l'éditeur, qui indique essentiellement l'avoie encouragée à « *être un peu plus elliptique* » et confie apprécier, entre autres, dans *L'Historiographe...* comme dans *La Réforme...*, le fait qu'il s'agisse « *de fictions sur le pouvoir, ce qui n'est pas simple : le théâtre est plus propice à sa représentation.* » S'il ne souhaite pas s'étendre sur son prochain roman, Maël Renouard assure, en revanche, qu'il devrait s'éloigner de ce sujet. ■

## Des tableaux algérois

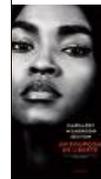
De Trieste à Darjeeling, elle n'a cessé de chercher, à travers des paysages, les traces d'écrivains qu'elle aime, Svevo ou Durrell. A présent, Béatrice Commengé revient sur les lieux de sa propre enfance, quittés à l'âge de 11 ans lors d'une ultime traversée : d'Alger à Marseille, de l'autre côté de la mer. « *Le hasard m'avait fait naître sur un morceau de territoire dont l'histoire pouvait s'inscrire entre deux dates, comme sur une tombe : 1830-1962 (...). Tel un corps, l'Algérie française était née, avait vécu, était morte.* » Lumineux et terrible, le récit est constitué d'une série de tableaux souvent heureux – la rue des Bananiers, l'école « Au soleil », les jeux et les rires. Mais il n'esquive en rien la violence des « *événements* », perçus d'abord à hauteur d'enfant, analysés ensuite grâce à l'imposante bibliothèque paternelle. C'est aussi une enquête familiale, sur quatre générations, qui révèle, dans un passé proche, des silences et des secrets. ■



MONIQUE PETILLON  
► *Alger, rue des Bananiers*, de Béatrice Commengé, Vertier, 128 p., 14 €, numérique 10 €.

## Plaies néo-orléanaises

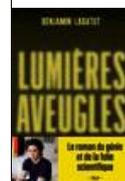
Des beaux quartiers de La Nouvelle-Orléans en 1944 aux immeubles décatés gangrenés par le trafic de drogue de 2010, ce premier roman accompagne les désillusions d'une famille sur trois générations. Evelyn, créole et fille de médecin qui perd son rang en tombant amoureuse d'un étudiant noir et pauvre ; Jackie, mère célibataire qui voudrait croire à la quête de rédemption de son mari accro au crack ; enfin le jeune T. C. qui, à sa sortie de prison, s'apprête à devenir père et à retomber dans le commerce de cannabis. Margaret Wilkerson Sexton ne se distingue pas par l'originalité de son sujet – la possibilité pour les hommes noirs américains de construire un avenir meilleur pour leurs enfants. Mais le fait de poser cette question à partir de La Nouvelle-Orléans s'avère un choix subtil qui dessine une sorte de toile d'araignée où tous les personnages se trouvent peu à peu piégés, privés de leurs rêves de bonheur. ■



GLADYS MARIVAT  
► *Un soupçon de liberté* (A Kind of Freedom), de Margaret Wilkerson Sexton, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laure Mistral, Actes Sud, 336 p., 22,50 €, numérique 17 €.

## Les sciences infusent

Que se passe-t-il quand la science atteint ses propres limites ? Quand elle ne comprend pas ce qu'elle elle-même mis au jour ? Telles sont les questions que pose le romancier chilien Benjamin Labatut dans ce recueil de textes qui reviennent sur certaines avancées majeures du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi elles, la naissance de la mécanique quantique moderne, en 1925, qui vit deux de ses pionniers, l'Allemand Werner Heisenberg et l'Autrichien Erwin Schrödinger, s'affronter et produire deux théories contradictoires. Reconstituant la teneur de leurs échanges avec un art consommé de la vulgarisation, le romancier captive surtout par sa description du contexte dans lequel chacun a produit sa propre théorie. A travers une galerie de portraits d'autres chercheurs, dont le mathématicien français Alexandre Grothendieck, et leurs inventions, Labatut explore avec



un plaisir contagieux les zones de rencontre entre génie et folie. ■ ARIANE SINGER  
► *Lumières aveugles* (Un verdor terrible), de Benjamin Labatut, traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio, Seuil, 216 p., 20 €, numérique 15 €.

## Entre grâce et disgrâce



le trône en 1961, ou une charge contre son régime – le récit s'arrête d'ailleurs en 1972, au seuil de ce que l'on a appelé les « *années de plomb* », marquées par la répression des opposants politiques. Alors, comment définir *L'Historiographe du royaume* ? Raconté par un per-

sonnage fictif, ancien condisciple du souverain au Collège royal de Rabat, c'est un remarquable livre, drôle, cruel et élégant, sur la vie de courtisan et l'arbitraire oscillation entre la grâce et la disgrâce qu'expérimente un homme évoluant dans les cercles du pouvoir.

Dans une langue calquée sur celle du XVII<sup>e</sup> siècle sans virer à la parodie, Abderrahmane Eljarib retrace sa trajectoire, des années où il devançait le futur roi par ses notes et le battait aux échecs, jusqu'à celle où il deviendra son homme de main, non sans avoir connu une (littérale) traversée

du désert, puis avoir été nommé « *historiographe du royaume* », chargé de raconter les faits de gloire royaux mais aussi, et peut-être surtout, de taire le reste. Maël Renouard creuse avec beaucoup de malice une veine héroï-comique. La noblesse des phrases et références de son narrateur ne rend celle-ci que plus irrésistible. ■ R.L.

L'HISTORIOGRAPHE  
DU ROYAUME,  
de Maël Renouard,  
Grasset,  
336 p., 22 €, numérique 16 €.